



## Préface

Antagonisme, Histoire et Politique...  
3 thèmes importants dans l'espace méditerranéen ensoleillé...  
Mais à ne toucher qu'avec des pincettes

**Jacques Cortès**

Fondateur et Président du GERFLINT, France

Mission délicate d'avoir l'honneur de préfacer les 3 grands chapitres de ce numéro dans lequel j'ai également commis un article sur la problématique de l'antagonisme envisagée à partir de l'œuvre de Jacques Demorgon (cf. Sommaire). C'est encore cette caractéristique fondamentale et constante de l'homme, que je reprendrai globalement ici en choisissant mon principal exemple historique et politique - une fois n'est pas coutume - dans la littérature.

Projet bien risqué, dans la mesure où avec *Andromaque* (pièce que j'aime passionnément depuis ma classe de première, il y a plus de 60 ans), nous sommes non seulement sur un cas particulier romanesque pratiquement anhistorique, et, de plus, sur une intrigue transposée dans le grand siècle de Louis XIV pour servir majoritairement de divertissement théâtral à l'aristocratie courtisane de l'époque.

On peut donc en déduire, *ad libitum*, des observations psycho ou socioculturelles à propos des mœurs et mentalités de ce temps. On peut même, à partir des événements et des caractères qui s'y affrontent, en inférer des idées d'inspiration eschatologique sur l'humain, comme on le fait pour l'ensemble de la littérature française depuis l'indestructible *Lagarde et Michard* qui a servi, à partir de 1948 et jusqu'en 2003 (donc sur une période de 55 ans), à la préparation des lycéens français au baccalauréat littéraire<sup>1</sup>.

Si je m'attarde ainsi sur les aspects allégoriques mais aussi arithmétiques et économiques de cette pièce, ce n'est pas pour m'innocenter de mélanger des faits historiques avérés (ceux que je solliciterai comparativement *infra*) à des constructions purement artistico-dramaturgiques ne relevant nullement (ou si peu) de l'Histoire. Racine, du reste, est le premier à reconnaître en toute simplicité qu'il est auteur dramatique et non historien, et, dans la seconde préface d'*Andromaque*, il rappelle avec humour : *qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable ; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont pu faire de ces changements et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet*<sup>2</sup>.

Aveu un peu cynique certainement, mais les historiens de métier, eux aussi, sont régulièrement amenés à travailler sur des faits dont l'historicité fragile, ou même carrément fabriquée, ne les empêche pas de se lancer dans d'audacieuses extrapolations transcendantes. Ces dernières aboutissent - notamment avec le soutien d'interprètes vénérés par des foules immenses de croyants - à la construction ou à la reconnaissance des instructions d'un Etre Divin éternellement invisible (ce qui suscite beaucoup de questions), à identité variable (talmudique, évangélique, coranique etc.) ayant effacé tous ses prédécesseurs gréco-latins ou autres, à grands coups de guerres, de massacres, de persécutions et de haine fomentés avec la foi qui soulève les montagnes, par des Terriens engagés sous différentes bannières sacrées, résolument voire fanatiquement impliqués dans des combats miséricordieux pour construire « *la puissance de l'espoir*<sup>3</sup> » à la fois sur terre dans l'immédiat, mais surtout dans l'au-delà d'une vie *post mortem* qui, selon les mérites de chacun, sera partagée entre le purgatoire ou l'Erèbe<sup>4</sup>, puis, après épreuves, entre le paradis ou l'enfer.

Mais revenons à Andromaque car, hélas, comme disait Francis Ponge, en matière d'eschatologie « *nous sommes encore loin de compte*<sup>5</sup> ».

#### « Il était une fois, Andromaque... » : L'antagonisme au cœur d'un Conte théâtral

Une bonne dizaine de siècles avant J.C, donc quelque temps après la guerre de Troie (celle qui a bien eu lieu...oublions Giraudoux) nous nous trouvons en Epire (au nord de la Grèce, où règne Pyrrhus Néoptolème, grand guerrier à l'image de son père Achille, et doublement de sang royal puisqu'il est aussi le fils de Deidamia, fille du Roi de Lycomède) ; et nous sommes aussi en lien diplomatique avec le royaume d'Argos, au Sud, dans le Péloponnèse, dont Agamemnon est le souverain craint et respecté. La carte et le territoire des événements présentés par Racine sont localisés sur une partie importante du vaste monde méditerranéen antique, et je nourris l'espoir de ne pas trop m'égarer (du point de vue géographique du moins) hors du sujet que j'ai volontairement choisi.

Oreste, fils d'Agamemnon, donc lui-même de sang royal, est en Ambassade auprès de Pyrrhus. Avant même d'exposer le motif très sérieux du déplacement d'Oreste, soulignons que l'antagonisme menace partout dans cette sanglante tragédie dont on a coutume de résumer ainsi les relations complexes entre les personnages : Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime son fils Astyanax et veut rester fidèle au souvenir de son mari Hector, tué par Achille, le père de Pyrrhus.

Telle est l'inextricable situation humaine de départ qui, d'emblée, se complique formidablement pour des raisons tragico-dramaturgiques nullement négligeables. Agamemnon, le Roi des Rois, encore tout auréolé de la victoire des Grecs devant Troie, a chargé son fils de négocier avec Pyrrhus une « affaire » apparemment très normale du point de vue politique, mais particulièrement cruelle au plan humain : tuer un petit garçon, Astyanax, dont le seul crime est d'être le fils d'Hector. Pourquoi ? Tout simplement par sage prévision de bonne gouvernance. Cet enfant, devenu adulte, pourrait très bien vouloir venger la mort de son père et provoquer une nouvelle guerre. Dix ans de massacres pour - entre autres raisons plus globales - venger un mari cocu<sup>6</sup>, cela suffit d'évidence à Agamemnon, et l'on peut comprendre, sinon approuver totalement, le souci qui est le sien et la solution atroce qu'il propose pour tenter d'empêcher une potentielle guerre future.

Oreste - nous l'avons signalé *supra* - a pourtant bien d'autres priorités en tête puisqu'il aime à mourir la fille d'Hélène et de Ménélas, Hermione, que cette passion laisse parfaitement indifférente car elle aime Pyrrhus. Oreste effectue son impossible mission diplomatique auprès d'un homme qu'il ne peut que détester de toutes ses forces puisqu'il est son rival. Il s'adresse toutefois à lui avec l'élégance et la finesse que mettent dans sa bouche les magnifiques alexandrins de Racine<sup>7</sup> énumérant tous les supposés dangers qu'Astyanax fait courir à la paix :

Et qui sait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre ?  
*Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,*  
*Tel qu'on a vu son père embraser nos Vaisseaux,*  
*Et la flamme à la main, les suivre sur les eaux.*  
*Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?*  
*Vous-même de vos soins craignez la récompense,*  
*Et que dans votre sein ce serpent élevé*  
*Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.*  
*Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,*  
*Assurez leur vengeance, assurez votre vie,*  
*Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,*  
 Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

Pyrrhus écoute avec une politesse toute royale et n'est pas en reste en matière d'éloquence et de grandeur. Avec tout autant de savoir-dire, de savoir-faire et de majesté que son interlocuteur, il exprime, dans un noble et net refus, les sentiments de miséricorde qu'il éprouve à l'égard de l'enfant menacé :

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère  
 Mais, que ma cruauté survive à ma colère,

Que malgré la pitié dont je me sens saisir  
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir,  
Non Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie  
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie  
De mes inimitiés le cours est achevé  
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

Nous voilà émus aux larmes et même confondus d'émerveillement devant tant d'humanité. Mais nous savons aussi que cet enfant ingénu, éminemment digne de protection et d'amour, ne pèse pas lourd devant l'Histoire à venir. Agamemnon, en effet, se fonde naturellement sur l'idée - seulement l'idée, bien entendu - à laquelle le XIXème siècle a donné l'allure d'une maxime implacable : **Gouverner, c'est prévoir**<sup>8</sup> - belle formule universelle que les dirigeants historiques de tous les temps ont toujours tenté de mettre en application - avec des bonheurs variables - même si elle s'accompagne régulièrement d'obligations qui peuvent être proprement ignobles comme nous allons le voir.

Dans Andromaque, en effet, exécuter un petit enfant innocent est certainement abominable (mais faisons un bond dans le futur, d'environ 3 millénaires, puisque l'écriture, cette merveilleuse invention humaine, nous le permet) et allons, pour cela, chercher un exemple guerrier quasi actuel à propos duquel les opinions ont le plus grand mal, encore aujourd'hui, à s'accorder. Nous pouvons ainsi tomber d'accord sur l'idée que faire disparaître un enfant est infiniment moins infâme, arithmétiquement, que, par exemple, la décision prise par le Président américain Harry S. Truman, en 1945, de larguer une bombe atomique sur Hiroshima (160 000 morts en moins de 5 minutes) puis d'avoir la prudente sagesse d'assurer solidement le coup en allant frapper Nagasaki quelques jours plus tard, de la même façon et avec un résultat analogue. Agamemnon veut éviter une guerre supplémentaire, le Président Truman souhaite, lui aussi, en arrêter une autre. Qualitativement, analogie de situation, mais différence quantitative considérable.

Comme on le voit, on peut jongler avec les millénaires et avec les massacres pour établir toutes les comparaisons qu'on veut. A propos de l'idée, la mort décidée est peut-être légitime dans les deux cas, mais il reste qu'elle est très vertueusement barbare puisque procédant d'une décision justifiant pleinement, pieusement et mystiquement le fait que, pour arrêter une guerre, il faut et il suffit simplement de trouver la solution technique la plus efficace. Qu'on ne vienne surtout pas faire de manières avec des considérations stratégiques, éthiques, esthétique, humanitaires, religieuses ou... on ne sait quoi. N'importe quel stratège sortirait blanchi et même grandi d'un éventuel procès moral. Personne ne peut faire la leçon à personne. La guerre, c'est la guerre et il faut savoir ce que l'on veut. Un vrai grand homme d'Etat

n'a pas d'autre choix que la victoire. Pour vaincre, il faut tuer, massacrer, anéantir - bien entendu avec l'approbation de Dieu qui a la grande bonté - observons-le - de toujours rester silencieux, signe probable qu'il est consentant, imperméable à la pitié ou - plus lucidement - qu'il voit mieux et plus loin que les misérables *homo sapiens demens* que nous sommes<sup>9</sup>. Du reste, si l'ennemi japonais, en 1945, avait eu la bombe le premier, il aurait d'évidence fait la même chose pour les mêmes raisons globales. Donc laissons les remords à ceux qui ont du temps à perdre, allons cueillir rapidement les fruits de la victoire et...prions ensuite pour la Paix, dès lors que la résistance ou la capacité de riposte de l'ennemi aura été, par nos soins, complètement anéantie et désintégrée, jetant les populations abasourdies survivantes sur les routes pour échapper au massacre, contraintes d'abandonner des villes entières, comme Troie, Dresde, Mossoul, Raqqa, Brest, Berlin, Homs... (pardon, je mélange tout) réduites à des tas de parpaings. *Sic transit gloria mundi...*

Mais revenons à Pyrrhus. Discours indiscutablement noble pour protéger la vie de l'enfant. Le fils d'Achille vaudrait-il mieux qu'Oreste ou Agamemnon ? Pures fadaises ! En fait, s'il se refuse à soutenir la potentielle vengeance des Grecs, ce n'est nullement par compassion pour le fils d'Hector dont l'avenir l'intéresse à peu près autant qu'une guigne. A vrai dire, il pèse ses propres motifs et choisit celui qui convient le mieux à son projet « nuptial » dans l'immédiat, à savoir épouser Andromaque qu'il désire assez pour risquer la bagatelle d'une éventuelle « guéguerre » en refusant la demande d'Agamemnon. Les mots qu'il adresse à la jeune veuve qu'il convoite, après sa touchante réponse à Oreste, relèvent du chantage pur et simple :

Songez-y bien : il faut désormais que mon coeur,  
S'il n'aime avec transport, hâisse avec fureur.  
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :  
Le fils me répondra des mépris de la mère ;  
La Grèce le demande ; et je ne prétends pas  
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats

Nous baignons dans l'antagonisme, cette obsession passionnelle fatale à propos de laquelle Sully Prudhomme a écrit les alexandrins décisifs suivants :

Seul le plus fort motif peut enfin prévaloir ;  
Fatalement conçu pendant qu'on délibère  
Fatalement vainqueur, c'est lui seul qui opère  
Cette fatale option qu'on appelle vouloir

Ce qu'il faut comprendre, en effet, c'est que l'antagonisme n'est pas seulement opposition à autrui. L'adversaire principal est intime. Plutôt que le bon sens, la

bonne foi, la pitié, la générosité, la bonté, la charité, l'humanité, la noblesse, c'est souvent l'orgueil, la fatuité, l'égoïsme, la prétention, l'arrogance, la suffisance, la vanité qui prévalent, bref, tout ce qui grouille au fond de l'âme, et dont chacun, dans la tragédie de Racine, joue jusqu'à la catastrophe finale débouchant sur la folie, le meurtre et le suicide. L'être humain est double (pour ne pas dire triple ou quadruple) et les combats qu'il mène sont certainement dirigés contre autrui mais aussi - et peut-être avant tout - contre lui-même. Et Jacques Demorgon développe d'abondance cette idée dans *L'Homme Antagoniste*.

Si littéraire soit l'exemple d'*Andromaque*, il introduit narrativement, donc agréablement (la Cour de Louis XIV, du reste, en a été tout simplement charmée) une problématique nauséabonde de l'Histoire, quel que soit l'angle (passé, présent ou futur) et/ou le motif sous lequel on l'envisage. On pourrait pousser facilement la recherche des mobiles de tous les « caractères » rassemblés dans la pièce de Racine, et montrer qu'en fin de compte l'antagonisme est une clé majeure pour comprendre le mystère des relations humaines. Tuer un enfant pour empêcher les carnages d'une nouvelle guerre peut (avec une dose suffisante de cynisme) se justifier politiquement car c'est choisir effectivement le moindre mal. Cette décision est-elle pour autant morale ? Evidemment non. Pyrrhus défend un point de vue opposé mais pour des raisons provisoires conjoncturelles qui n'ont rien ou que très peu à voir avec la compassion. Si la femme désirée ne lui cède pas, elle peut donc s'attendre au pire, et, à cet égard, il n'a pas mâché les mots que lui a dictés sa libido exigeante. Ou bien Andromaque l'épouse (traduisons en termes clairs : accepte de partager son lit, donc de coucher avec lui), ou bien son fils meurt. Pas d'autre alternative.

### L'Antagonisme au cœur de l'Histoire

Mais diversifions un peu notre propos en rappelant que l'Histoire, pas du tout littéraire cette fois, est fertile en situations localisant l'antagonisme dans l'intimité même de tout sujet. Un exemple particulièrement édifiant à cet égard est celui du « Bon Roi Henri ». Lorsque ce grand personnage qui n'était encore que Roi de Navarre, a vu passer à portée de ses désirs et de ses griffes le trône de France que lui tendait, juste avant de mourir, le Roi Henri III poignardé par Jacques Clément, il s'est trouvé dans une situation où il devait choisir entre le trône et Dieu. Il n'hésita pas et sacrifia sans hésitation Dieu pour la raison solide que *Paris vaut bien une messe*. Encore et toujours le cynisme !

Il faut toutefois se souvenir, pour bien comprendre la gravité morale de ce choix, que ces événements se passent au XVIème siècle, en 1589. Les Valois sont sur le

point de disparaître, et la France est complètement déchirée, depuis plusieurs lustres, par les guerres de religion opposant l'élite catholique à l'élite réformée du Royaume. Moins de 17 ans auparavant - en 1572 - la Saint Barthelemy a éclaté, non seulement à Paris mais dans tout le pays où l'on estime à 30 000, environ, le nombre de victimes des massacres sauvagement organisés par les catholiques avec l'assentiment tacite, voire les encouragements tout à la fois chaleureux et hypocrites des plus hauts personnages de l'Etat. La peur est là, mais aussi toute la symbolique religieuse avec le sentiment du sacré auquel se mêlera, surtout au niveau des descendants des Huguenots exterminés, l'exécration des actes immondes jusqu'à la nausée dont chacun gardera en tête, et pour très longtemps, le souvenir des horreurs commises au nom de la foi catholique.

Que fait pourtant le Roi de France pressenti ? Il efface tout. La religion se retire en coulisse, sans fanfare ni trompette, car le nouveau Roi fait preuve de franchise et d'habileté dans le climat mortifère régnant dans tout le royaume, pour donner noblesse et dignité à son acceptation. Dans le dilemme supposé l'accabler, Henri IV n'est finalement antagoniste que de lui-même (mais si peu...) et il sort rapidement vainqueur d'un combat spirituel et moral avec ses propres doutes (s'il en avait vraiment...) qui ne lui laissent, en tout cas, aucun remords assez important pour refuser le trône ensanglanté qu'on lui propose et sur lequel il va tranquillement s'asseoir.

Tout cela pour dire qu'à la base de l'antagonisme, le ressort le plus courant, le plus solide aussi, régulièrement enrichi d'une bonne dose de calcul balançant entre papelardise et gloriole, n'est pas obligatoirement la morale et la miséricorde, mais ce que l'on pose comme la solution « la moins pire » (comme on dit) pour retrouver raison et humanité, si ces mots-là ont encore un peu de sens... Quelques exemples (parmi des centaines d'autres possibles dont les livres de Jacques Demorgon abondent) de situations où l'antagonisme dominant produit des solutions contestables ou délirantes.

- Arrêt barbare - on vient de le voir - de la guerre avec le Japon en 1945 - des centaines de milliers d'êtres humains de tous âges sacrifiés sur les autels de la paix mondiale. Il y avait, certes, des soldats à Hiroshima et Nagasaki, mais la plus grande partie de la population était civile ;
- Délire complet - à la même époque - pour que des pays aussi cultivés dans tous les domaines - scientifique, technologique, philosophique, artistique... - que l'Allemagne et la Russie, se mettent à multiplier des camps d'extermination, à pratiquer génocide, torture, terreur, exécutions sommaires individuelles (procès de Moscou) ou massives (massacres de Katyn), etc.

- Hallucination pure du terrorisme actuel en d'interminables attentats islamistes commis par des jeunes gens dits *radicalisés* qui (quoique accueillis, éduqués, reconnus et protégés dans leur propre pays puisqu'ils sont Français), se donnent ou reçoivent pour mission d'assassiner ceux qu'ils appellent les « mécréants » (leurs compatriotes) en s'immolant souvent eux-mêmes sur les autels imaginaires qu'ils dédient à la grandeur de Dieu (*Allahu Akbar!*).
- Barbarie militaire enfin - car il faut bien s'arrêter quelque part - des guerres qui, actuellement, déchirent le Moyen Orient ; peur panique , sous les bombardements, de populations civiles servant de couverture aux djihadistes, et conséquences tragiques qui en résultent pour des foules terrorisées ne sachant plus où fuir pour se sauver et sauver les leurs, soit du fanatisme djihadiste, soit du massacre par les tapis de bombes des coalitions diverses qui se partagent la mission de détruire tous les nids de résistance islamistes.

Tel est le monde dans lequel nous vivons, où, nous le voyons bien, la pièce de Racine nous a servi de simple témoignage allégorique.

## Deux doigts de réflexion philosophique avec Jacques Demorgon (JD) et Edgar Morin

Si l'on tente de théoriser tout cela, il faut partir du grand beau livre de Jacques Demorgon abondamment cité dans ce numéro : « *l'Homme antagoniste* » - qui pose les bases universelles de l'évolution de l'humain « *au risque-* précisément - *des antagonismes* ». Mais on ne saurait trop recommander de lire complémentaiement l'article ici publié par JD : *Histoire des sciences, histoire science, histoire entière, Figures de l'humain et Carré culturel* » car il est indéniable que ce document, extrêmement fouillé et pertinent, est la continuation à la fois rhétorique, philosophique, épistémologique et herméneutique de l'ensemble des travaux engagés sous la direction de Jacques Demorgon et Nelly Carpentier, depuis le lancement de la revue *Synergies Monde Méditerranéen* en 2011, il y a donc juste 7 ans. Je ne m'accorderai pas le plaisir de redire ici tout ce qui a été clairement exposé dans les 5 numéros précédents de la revue à laquelle nos deux Rédacteurs en chef continuent de donner une orientation scientifique qui a le grand mérite d'être évolutive, poursuivie, complémentaire et donc de plus en plus précise au fil des années. Chaque livraison contribue, en effet, à clarifier un ensemble de travaux contemporains désormais incontournables pour comprendre le monde scientifique dans lequel nous vivons. L'Histoire n'est plus réduite à une discipline mineure, celle dont on pouvait dire avec amertume qu'elle est « *ce que font les historiens* » ou



bien encore - plus sarcastique - que *c'est en faisant de l'histoire qu'on devient historien*<sup>10</sup>». Lire les analyses de Jacques Demorgon, inspirées par Cosandey, Needham, Jullien, Van Lier... et beaucoup d'autres, c'est découvrir un vaste essai sur la destinée humaine « *non plus référé à une transcendance divine mais au cours de l'humanité comme expression des progrès et de la modernité* ».

Pour bien comprendre l'importance de ce numéro 6 de SMM, il ne faut pas le couper des 5 qui l'ont précédé et qui portent notamment sur les Identités, Mythes, Langues, Violences et Cultures du monde méditerranéen, et, tout dernièrement (N° 5) sur la mise en récit des territoires méditerranéens. Il y a, dans la conception et le développement épistémologique de cette revue, une volonté de suivi, donc d'Unité dans la Diversité qui lui confère un pouvoir informatif et explicatif précieux parce que neuf, pour comprendre l'évolution d'un monde en complète mutation depuis quelques décennies. Pour des raisons de progrès humaniste, de tolérance, d'ouverture à l'autre, d'égalitarisme mais aussi de diversité identitaire, on constate aujourd'hui une remise en question et même une véritable déconstruction de toute culture originelle, donc « classique ». Désormais, l'antagonisme historique cingle toutes voiles dehors en haute mer, car, comme le dit aussi Morin, il nous faut des coupables et l'on peut facilement dresser la liste des principaux d'entre eux. C'est sur l'idée forte que nous sommes encore et toujours dans la préhistoire de l'humanisme que Jacques Demorgon, comme Morin, exprime, parmi bien d'autres, trois jugements majeurs pour comprendre le monde tel qu'il va :

1° nos limites (nos consciences sous-développées) engendrent haine et mépris d'autrui (d'où énorme consommation de coupables et situation conflictuelle quasi-constante). Bref, l'antagonisme ;

2° nos croyances naïves (les dieux ont soif) et notre fatuité intellectuelle nous font ignorer l'amour et la fraternité. L'antagonisme encore ;

3° notre incapacité (suite aux carences de l'école contemporaine) à prendre, par rapport à nous-même et à autrui, la distance salutaire que pourrait nous donner une vision poétique interculturelle du cosmos (trop personnel) à l'intérieur duquel nous avons fortement tendance à nous barricader, d'où les dangers du « choc des civilisations ». L'antagonisme toujours.

Jacques Demorgon est proche, à bien des égards, d'Edgar Morin qui, dans les 6 tomes de *La Méthode*, a également développé une grande fresque évolutive de la science mais aussi de la Pensée philosophico-poétique contemporaines. Il est significatif que les Tomes 5 et 6 parlent de *l'humanité de l'humanité* et de *l'Ethique*. Il apparaît ainsi, très clairement, que le dépassement ultime de toutes les avancées scientifiques, c'est la place suprême réservée à l'humain. Cette idée, on la retrouve

fortement présente dans les ouvrages de Jacques Demorgon, aussi bien dans la 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée de *Complexité des cultures et de l'interculturel, contre les pensées uniques* (2015) que dans *L'Homme antagoniste* (2016) qui nourrissent littéralement de leur sève les développements publiés dans l'article capital *infra*.

Le rapprochement avec Edgar Morin s'accompagne également des influences habituelles qu'exercent sur la pensée de Jacques les écrits très contemporains de Cosanday, Jullien, Needham et Van Lier, entre autres... qui occupent, dans son Panthéon une place considérable. Il est clair, en effet, que l'orientation nouvelle prise par les études contemporaines sur l'Histoire considérée non plus comme récit mais en tant que Science réelle, est au carrefour de travaux actuels multiples concernant la crise des civilisations en cours. Il n'est pas question, pour JD de « *bannir les antagonismes identitaires. Initiaux ou construits, ils peuvent toujours avoir deux destins : conduire aux comportements les plus brutaux ou se composer en constructions admirables. Les chemins existent. Nous ne devons pas combattre les antagonismes : ils sont le secret du réel. Nous devons arrêter de descendre leurs pentes destructrices et remonter leurs degrés constructeurs* »<sup>11</sup>».

Mon large détour par *Andromaque* n'a d'autre motif que de montrer, par une vaste métaphore vive (comme dirait Ricoeur) la possibilité d'affronter le problème considérable que présente la lutte contre les antagonismes, et le danger, non pas de descendre, mais littéralement de dégringoler le long de leurs pentes destructrices, en France, tout particulièrement, où la trop fameuse *French Theory* nous a formés beaucoup plus à déconstruire qu'à consolider ce qui pourtant mérite aussi attention et respect. J'ai senti, comme beaucoup d'autres contributeurs de ce n°, la nécessité de redonner à la littérature la place qui est la sienne et qu'aucune théorie ne peut envoyer dinguer au prétexte de l'argument à la mode disant qu'il faut bazarder le conservatisme dans les oubliettes de l'Histoire.

De Pyrrhus et Agamemnon, à Henri IV et Harry Truman, ce qu'il faut avoir en tête, c'est la nécessité de sortir des grilles d'analyse binaires pour comprendre les relations antagonistes qui nourrissent pratiquement tous les rapports humains. Nous l'avons vu, aucun des personnages de la pièce de Racine n'est facile à saisir. Chacun est une abstraction et ne peut se comprendre que pris en considération dans l'ensemble des relations qu'il entretient avec un environnement d'une grande complexité.

Chaque être possède une identité mais elle est triplement située autant dans sa nature propre que dans les milieux qu'il fréquente, et au contact des humains qu'il affronte. Cette identité ternaire, topique, praxique et dynamique est en évolution permanente dans le cadre de ce que Jacques Demorgon, en plein accord, notamment,

avec le psychiatre japonais Bin Kimura, appelle l'intérité (*In-betweenness*, entre deux ou *aidagara* en japonais) qui est le concept évidemment indissociable de toute analyse. J'ai choisi Racine, mais j'aurais tout aussi bien pu solliciter le génie de Rabelais, Montaigne, Stendhal, Balzac, Verlaine, Rimbaud, Valéry, Proust, Camus... Mais, finalement, il me semble que La Fontaine peut, en toute justice, être le porte-parole de toutes ces belles idées contemporaines.

Une morale nue apporte de l'ennui  
Le Conte fait passer le précepte avec lui

Mais comment ne pas citer aussi ce passage du tout dernier livre d'Edgar Morin ?

*La planète subira de plus en plus deux types de crises de civilisation ; la crise des civilisations traditionnelles sous les effets de l'occidentalisation, la crise de la civilisation occidentale ou le bien-être matériel n'a pas forcément produit le bien-vivre, où le calcul, le profit, la standardisation de la vie sont devenus hégémoniques. Ces deux crises suscitent de plus en plus d'insatisfactions, de rancoeurs, de frustrations, de révoltes ; ces deux crises se lient dans la crise de l'humanité qui n'arrive pas à devenir humanité » (Morin, Connaissance, Ignorance, Mystère, 2017).*

## Bibliographie

Cortès, J. (dir.) 2014. *Les Enjeux de la laïcité à l'ère de la diversité culturelle planétaire*. Collection *Essais francophones*, Vol. 2, Sylvains-les-Moulins : Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/essais/volume-2> [Consulté le 10 novembre 2017].

Cortès, J. 2014. « L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'avenir ? Réflexions à partir de la théorie de Cosandey ». *Synergies Monde Méditerranéen*, revue du Gerflint, n° 4, p.7-13. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/MondeMed4/Preface.pdf> [Consulté le 10 décembre 2017].

Cosandey, D. 2007, [1997]. *Le secret de l'Occident*. Flammarion.

Demorgon, J. 2005. *Critique de l'Interculturel. L'horizon de la sociologie*. Economica.

Demorgon, J. 2010. *Déjouer l'inhumain* (Préface de Jacques Cortès). Economica.

Demorgon, J. 2015 (5<sup>e</sup> édition). *Complexité des cultures et de l'interculturel - contre les pensées uniques*. Economica, Athropos.

Demorgon, J. 2016. *L'Homme Antagoniste*. Economica, Anthropos.

Jullien, F. 2012. *L'écart et l'entre*. Galilée.

Jullien, F. 2015. *De l'Être au Vivre*.

Kimura Bin. 2000. *L'Entre*. Million Jerome eds.

Lagarde et Michard, 1948. *Les grands auteurs français*. Bordas.

Morin, E. 2012. *La Voie*. Pluriel.

Morin, E. 2001. *La Méthode*. 2 volumes. Seuil.

Morin, E., Ramadan, T. 2014. *Au péril des idées*. Presses du Châtelet.

Morin, E., Ramadan, T. 2017. *L'Urgence et l'Essentiel*. Don Quichotte.

- Morin, E. 2016. *Sur l'Esthétique*. Robert Laffont.
- Morin E. 2017. *Connaissance, Ignorance, Mystère*. Fayard.
- Needham, J. 2004. *General Conclusion and reflection*. Cambridge University Press.
- Ponge, F. 1942. *Le parti pris des choses*. Gallimard.
- Prudhomme, S. 1869. *Les solitudes*.
- [En ligne] : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2003925/f1.image>  
[Consulté le 10 décembre 2017].
- Ricoeur, P. 1997, [1990]. *Soi-même comme un autre*. PUF.
- Vallet, O. 2012. *Dieu et les religions en 101 questions-réponses*. Albin Michel.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles.

## Notes

1. J'ajoute que, depuis 2003, des retirages réguliers de la dernière édition de cette « historique » compilation de mille ans d'Histoire de France, ont toujours lieu et que les ventes, selon Bordas, son heureux éditeur, restent abondantes.
2. Lagarde et Michard, Racine, op.cit. p.287
3. Odon Vallet, *Dieu et les Religions en 101 questions-réponses*, Albin Michel, 2012, p. 8. La phrase citée a été empruntée à Paul Eluard dans « *Le temps déborde* »
4. L'Erèbe est une région des Enfers par laquelle les âmes passent dans leur chemin vers le repos éternel. On y trouve les 3 palais des dieux chthoniens : celui de la Nuit (Nyx), celui du Sommeil (les Oneiroi, enfants de Nyx et Erèbe ou Hypnos, dont Morphée) et celui des Songes (Hypnos). Les Moires (Parques en version romaine) y résident également.
5. Francis Ponge, *Le parti pris des choses*
6. Il s'agit de Ménélas, frère d'Agamemnon, dont Pâris, frère d'Hector, a séduit et débauché l'épouse (la belle Hélène) jusqu'à l'emmener subrepticement avec lui à Troie. On comprend la légitime colère du mari ainsi ridiculisé et même la honte de tous les Grecs, mais déclarer une guerre totale pour un tel motif relève certainement du prétexte. Politiquement, il y avait certainement des raisons plus sérieuses. Sans doute ! Regardons toutefois du côté de l'Europe : en 1914, le double assassinat de Sarajevo fut un motif nécessaire et même suffisant pour déclencher un conflit entraînant des millions de morts. Là aussi il y avait d'autres raisons, mais le motif de déclenchement fut celui-là. Avons-nous encore des doutes ? Remontons d'environ 4 décennies dans le passé, et c'est la fameuse *Dépêche d'Em*s rédigée en termes humiliants par le génial Bismarck qui poussa l'absurde et benêt Gouvernement Français à une guerre que notre voisin d'outre-Rhin espérait ardemment. L'antagonisme, on le voit bien, est un monstre balourd se nourrissant de causes triviales à pleurer de colère, de douleur... ou de rire.
7. Il va de soi que le pitch ici produit tient uniquement compte de la vision que Racine a choisi de nous donner. La légende est riche en versions très différentes de la vie du fils d'Achille. C'est sur l'histoire telle que contée par Racine que nous fondons nos commentaires sur les 3 thèmes envisagés dans cette préface.
8. Emile Girardin
9. Cf. Edgar Morin : « ce sont des notions antagonistes qui définissent l'être humain. Et j'arrive même à cette idée, c'est qu'il y a un ensemble qu'on peut dire le pôle prosaïque de la vie humaine, c'est-à-dire les obligations qu'on doit faire sans intérêt, et le pôle poétique, c'est-à-dire ce que nous faisons avec passion, avec amour, avec communion, avec fête ».
10. Antoine Prost, *douze Leçons sur l'Histoire*, Seuil, Paris, coll. Points Histoire, 1985.
11. In : *L'homme antagoniste*, op.cit. p.402.